

SARAH PINBOROUGH



LES  
OMBRES  
DE LARKIN  
LODGE

 BELLADONE

# SARAH PINBOROUGH

## LES OMBRES DE LARKIN LODGE

Un nouveau départ. C'est ce qu'Emily espère lorsqu'elle suit son mari, Freddie, dans leur maison récemment acquise au cœur du Dartmoor. Loin du monde, cernée par la lande, Larkin Lodge est l'endroit idéal pour que la jeune femme se rétablisse après avoir échappé de justesse à la mort. Mais à peine le couple est-il installé qu'Emily est confrontée à de terrifiants phénomènes : la température passe d'un extrême à l'autre, le parquet grince sous des pas invisibles et les livres tombent seuls des étagères... Sans compter cette présence, glaçante, qu'elle perçoit au dernier étage.

Pour Freddie, la septicémie et l'esprit encore fragile de sa femme sont seuls responsables de ces hallucinations. Emily, elle, en est persuadée : Larkin Lodge est hantée. Alors que ses recherches tournent à l'obsession et que son couple se fissure, elle découvre que le manoir renferme de terribles secrets. Des secrets qui sont aussi les siens et ceux de Freddie...

« J'ai lu ce livre d'une traite, et les rebondissements m'ont complètement bouleversée. » Lisa Jewell

« Immersif, surprenant, un véritable chef-d'œuvre en matière de rebondissements. » *The New York Times*



Autrice de plus de vingt-cinq best-sellers du *New York Times*, Sarah Pinborough est une figure incontournable du thriller et de l'horreur. Son roman *Mon amie Adèle*, devenu un phénomène mondial, a été adapté en série par Netflix en 2021.

Traduit de l'anglais par Paul Benita

ISBN : 978-2-488853-03-3



21,90 € Prix TTC France

Rayon : Thriller  
Design : Lisa Amoroso  
Adaptation : Raphaëlle Faguer  
Illustrations : © Arcangel / Shutterstock





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

Titre original : *We Live Here Now*  
Copyright © Sarah Pinborough, 2025  
Tous droits réservés.  
Traduit de l'anglais par Paul Benita

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-03-3  
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram  
(@editionsbelladone) !

**Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sarah Pinborough

LES OMBRES  
DE LARKIN LODGE

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Paul Benita*





*Pour Hannah, Oli et Wilf.*



« C'est une maison  
C'est une belle maison,  
C'est une belle maison,  
    Tu vois ?  
Il y a une fenêtre.  
    Il y a une porte,  
        Il y a un toit,  
        Et il y a un sol !  
C'est une maison,  
C'est une belle maison,  
C'est une belle maison,  
    Pour toi et moi ! »

« *Happy House* », de *Happy House* par Stella Maidment  
et Lorena Roberts



## PROLOGUE

Cela fait des mois que le corbeau guette la maison au carrefour.

L'hiver glacial cède la place à un doux printemps, puis à l'été, et ses plumes noires se réchauffent comme l'asphalte fondu de l'étroite allée qui cuit et scintille sous lui. Il sait que sa compagne est morte depuis longtemps mais, constant, il demeure perché sur le mur inégal. Il écoute, il épie. La nuit, dans l'air plus frais, il se nourrit, se désaltère et appelle, mais il ne reçoit jamais aucune réponse.

La maison ne lui rend pas sa compagne. Sa compagne est morte. Il le sait. Il devrait passer à autre chose. Trouver quelqu'un d'autre pour partager sa solitude. Pour nicher dans les cavités des vieux rochers sur la lande. Profiter des cieux infinis. Une meilleure compagne, peut-être. Pourtant il continue à guetter.

Il n'aime pas la maison. Il ne l'a jamais aimée. Elle remue quelque chose en lui qui évoque tellement le danger que, quand il a entendu ses cris, il ne l'a pas suivie à l'intérieur, mais maintenant, il s'en rend compte, il

est incapable de partir. *Pas encore, pas encore*, croasse-t-il dans le ciel, le gosier desséché, tandis que ses yeux noirs contemplant les lieux et qu'il se demande si quoi que ce soit vivra à nouveau un jour entre ces murs. Provocante, la maison lui rend son regard. Non, il n'aime pas la maison.

L'été se rafraîchit, l'automne s'en va, et quand l'hiver s'étire à nouveau, après une longue année passée à l'affût, il est presque prêt à prendre son envol, à recommencer, quand soudain une voiture arrive, des portières s'ouvrent. Sa compagne n'en émerge pas – sa compagne est morte, il le sait –, mais ses plumes tremblent dans le vent tandis qu'il observe, avec curiosité, cette fois.

La vie revient dans la maison.

MOI



# I

## Emily

La maison ne ressemble pas aux photos.

Freddie arrête la voiture devant la porte d'entrée et m'adresse un sourire. J'essaie de le lui rendre, mais j'ai le cœur serré. Les photos ont été prises en été quand le jardin était plein de couleurs et de vie. À présent, alors que je balance ma mauvaise jambe dehors en serrant les dents à cause de la douleur pour me hisser maladroitement sur mes deux pieds, tout est recouvert d'une brume grise et glacée. Le sol est dur, mort.

Je m'appuie lourdement sur ma canne. Mes articulations me font payer les heures que j'ai passées assise dans la voiture, et l'air si vif se plaque sur mes poumons comme un glaçage, me donnant envie de tousser à chaque inspiration. Le vent venu de la lande transperce mon manteau pourtant épais. Le silence de la campagne gelée fait siffler mes oreilles encore sensibles. Ce monde est noyé dans diverses teintes de gris, mais la luminosité

m'oblige quand même à plisser les paupières. Il y a trop de choses à absorber.

— Qu'en penses-tu ?

Nous nous adossons tous les deux au capot de la voiture pendant que je réfléchis à ma réponse, les yeux levés vers la vaste demeure qui me toise. « Larkin Lodge » est inscrit en grosses lettres noires au-dessus de l'imposante porte d'entrée. Larkin Lodge. Notre nouveau chez-nous.

Elle se dresse seule sur une colline, enfermée entre de vieux murets en pierre, au bout de l'allée qui bifurque depuis une route de campagne. Au-delà, je ne vois que la lande, sauvage et indomptée, avec quelques plaques de neige là où elle refuse de fondre. Pas de mouton, ni de vache. Juste un sol inégal jonché de méchants buissons et de rochers.

— J'ai l'impression d'être dans un roman de Brontë.

Je prends son bras et nos pieds font crisser le gravier alors que nous nous dirigeons vers la porte.

— Et donc, je serais M. Rochester ? Et tu serais ma Jane Eyre ?

— Eh bien, il vaudrait mieux pour toi qu'il n'y ait pas une autre épouse enfermée au grenier.

Je ne lui dis pas que ce sont les *Hauts de Hurlevent* qui me sont venus à l'esprit, une histoire qui ne se termine pas très bien pour ses personnages, le fantôme de Cathy implorant à la fenêtre de pouvoir entrer. Freddie ne connaît que *Jane Eyre*. Quand nous nous sommes rencontrés, il a prétendu aimer les classiques. Oh, il a bien dû en parcourir quelques-uns en vitesse, mais les années suivantes ont prouvé qu'il est plutôt du genre à passer ses vacances à se goinfrer de Lee Child.

— Elle a l'air différente en vrai. Elle semble réelle.

— Elle est réelle.

Il ouvre la porte avec une longue clé à l'ancienne, me fait signe d'entrer. Je franchis le seuil et si l'air – le soupir – qui m'accueille n'est pas vraiment froid, il n'est pas chaud non plus, comme si Larkin Lodge était aussi peu sûre de moi que moi d'elle.

Néanmoins, je me détends un peu quand la porte se referme derrière nous et que la chaleur des radiateurs m'enveloppe enfin. Je contemple les planchers cirés et l'escalier central à la fois imposant et austère, et il y a des fleurs fraîches dans mon vase de chez Heal's, posé sur le guéridon stylé Rose & Grey qu'Iso nous a offert pour notre dixième anniversaire de mariage. Freddie avait promis que toutes nos affaires seraient déballées quand on me laisserait enfin sortir de l'hôpital et il a tenu parole.

Je m'aventure un peu plus loin pour jeter un coup d'œil dans une pièce lumineuse, un fumoir ou un boudoir peut-être, ou je ne sais comment l'appellent les gens qui possèdent plusieurs salons au rez-de-chaussée de leur demeure, et notre canapé Loaf bleu sarcelle et bordeaux m'y attend pour que je m'y effondre.

— Je ne la voyais pas si grande.

J'essaie de faire bonne figure, mais je regrette notre appartement avec son petit jardin dans Kentish Town et j'ai un peu la nausée. *Qu'est-ce qui nous a pris ?* C'est puéril de ma part, je le sais. Après tout, la maison à la campagne, loin de la folie de Londres, était mon rêve et c'est moi qui, la première, ai repéré Larkin Lodge sur le Net en clamant qu'il fallait que nous nous évadions et que c'était l'endroit idéal.

Je ne m'attendais pas, en me réveillant plusieurs mois plus tard d'un coma, à ce que Freddie suggère avec un tel enthousiasme que nous vendions pour emménager là-bas et à m'entendre accepter. Mais bon, je

ne m'attendais pas non plus à tomber dans le coma, et encore moins à ce coup de poing en plein ventre : devoir lâcher mon travail après avoir *tant* fait pour obtenir la promotion que je venais de décrocher juste avant l'accident.

— Le mariage est un travail d'équipe, avait-il dit en brandissant les clés dans ma chambre d'hôpital. Tu voulais la campagne et j'ai fait ce qu'il fallait.

Au moins, le déménagement aura servi à ça. Freddie n'a jamais su gérer ses angoisses et, pendant que je gisais entre la vie et la mort, meubler la maison l'a occupé.

Ce serait un mensonge de dire que je n'étais pas excitée, moi aussi. Je l'étais. Depuis mon lit d'hôpital, j'avais l'impression que c'était exactement ce dont j'avais besoin – un nouveau départ. Mais à mesure que les jours passaient, que ma sortie approchait, l'excitation s'est peu à peu muée en quelque chose qui ressemblait à du regret tandis que la réalité de ma situation s'imposait. Je voulais la sécurité du *connu*. Lécher mes blessures dans le confort douillet de mon nid familial.

Freddie me regarde toujours, dans l'attente, et je chasse ma morosité pour lui offrir un large sourire. Un an de convalescence avant d'être complètement rétablie, c'est ce que m'a annoncé le Dr Canning. La vie à la campagne me fera sûrement du bien. Et la maison est magnifique. Il faut juste que je m'y habitue, c'est tout.

— C'est notre maison maintenant, j'imagine, dis-je.

— J'imagine aussi, répond-il.

## 2

### Freddie

*Bon Dieu, quelle merde. J'arrive pas à y croire.*

La nuit commence à tomber dehors, ce qui vaut à peine mieux que la grisaille qui, depuis notre arrivée, recouvrait cette lande pétrifiée par l'hiver. Malgré le chauffage allumé, je crève de froid. Cette vieille baraque est remplie de courants d'air et c'est pas ça qui va me combler de joie.

Je me colle à la cuisinière pour faire bouillir l'eau des pâtes et sentir la chaleur de l'Aga s'infiltrer à travers mon jean. Mon téléphone est sur silencieux, *au cas où*. J'écoute les petits chocs de la canne d'Emily sur le sol pendant qu'elle explore la maison, écho ralenti de son habituelle démarche si assurée. Des bruits qui me mettent encore plus mal à l'aise.

Je ne suis pas un mec bien. Comment j'ai pu lui faire ça ? Comment puis-je *encore* lui faire ça ? Après ce qu'elle a traversé. *Tout* ce qu'elle a traversé. Le remords – la

peur permanente d'être découvert – est un cancer qui me ronge. Et je me suis coincé tout seul.

J'allume la radio, une station locale ringarde qui en est restée aux années quatre-vingt-dix, et je siffle pour accompagner la musique, feignant la normalité, pendant que je jette les pâtes dans l'eau avant de chercher une sauce dans le placard.

Je peux m'en sortir. Tout ira bien.

Il faut juste qu'Emily ne se rende compte de rien.

## Emily

Il y a tellement de pièces en bas que j'en ai le tournis. Ma canne *tape* sur le plancher, et je garde une main sur les murs froids tout au long de ma lente visite. Le papier peint est omniprésent, tapissant chaque pièce de motifs damasés qui sont comme du braille sous mes doigts. Les couleurs – des verts délavés, des jaunes ternes, des bleus et des rouges passés – me font penser aux robes du soir de dames du temps jadis, étalées sur la maison comme une peau de rechange. Le formalisme de ces teintes et leur lourdeur contre le bois sombre du sol génèrent une ambiance austère, oppressante, tapissée d'ombres. *Pas accueillante.*

Tandis que je passe de pièce en pièce, la maison me fait l'effet d'une gouvernante guindée qui lorgne mon jean et mon sweat baggy avec désapprobation. Le fait que plusieurs soient encore inutilisées, des cages à poussière abandonnées, n'arrange pas les choses. Dieu sait depuis quand personne n'a habité ici ; il faut que je

me fasse apporter un nuancier de peintures le plus tôt possible. Des couleurs lumineuses feront toute la différence. Apporteront un peu de joie.

En plus de la cuisine et du salon que j'ai déjà vus, il y a une salle à manger, un fumoir (?), une pièce que Freddie a transformée en salle de jeux, ainsi qu'une autre plus petite qui devait servir de bureau ou de bibliothèque, si j'en crois les rayonnages et le secrétaire poussé contre un mur, peut-être laissé là par les occupants précédents ; un peu plus loin au rez-de-chaussée, se trouvent des toilettes et un immense débarras.

Après la cuisine, un couloir mène à ce qui devait être une sellerie, ou une réserve, dotée d'une entrée de service. Pas de plancher ici, mais un sol irrégulier de dalles, glaciales sous les pieds, et d'étroites et hautes fenêtres dont la partie supérieure s'ouvre grâce à des cordons. En l'absence de chauffage, il y fait plus froid qu'ailleurs ; je me dis que nous pourrions la convertir en remise ou en office.

Je retourne dans la chaleur du hall d'entrée où j'entends Freddie qui siffle avec la radio tandis qu'il cuisine sur l'Aga. J'ai toujours voulu une Aga et savoir qu'elle est là me procure un petit frisson de bonheur, un brin d'espoir : dès que je me serai habituée à ce nouvel environnement, je m'y sentirai bien. J'aurais préféré qu'on déménage en été, que Larkin Lodge ressemble un peu plus aux photos qui m'avaient tant séduite... Aah, c'est ridicule. *Je suis ridicule.*

Je grimpe l'escalier jusqu'au premier étage, lentement, prudemment, ma jambe droite escaladant chaque marche, la gauche suivant tant bien que mal. Le bois qui craque par intermittence témoigne de la lenteur de ma progression. Pas question de monter à toute allure, ou de le dévaler, sans penser au danger. Je ne connaîtrai

peut-être jamais plus une telle insouciance. Frôler la mort vous donne une conscience aiguë du moindre risque. Ça vous change. Profondément. Je serre la rampe très fort pour enfin arriver sur le palier.

D'ici, je n'entends plus Freddie, juste les grincements de la fenêtre mal fermée à cause du vent dehors. Je coince le loquet avant de reprendre mon inspection. Trois grandes chambres à coucher et deux salles de bains. Des portes qui couinent quand je les ouvre. La plus grande des chambres est faite, notre housse de couette rose comme une étincelle dans l'austérité ambiante ; nos affaires sont prêtes sur les tables de chevet et, dans la salle de bains voisine, je découvre la superbe baignoire sur pieds que j'avais vue sur les photos – ce qui me ravit parce que j'en ai toujours rêvé – et nos trousseaux de toilette parfaitement alignés.

Un escalier un peu plus abrupt mène au second étage où se trouve la suite principale mais, comme m'a prévenue Freddie, tant que ma jambe ne va pas mieux, il est hors de question d'envisager de s'y installer. Je renonce à monter pour l'instant et je reviens dans la chambre qu'il nous a allouée. Je m'approche de la fenêtre. La fine brume de tout à l'heure s'est transformée en épais brouillard, qui s'enroule autour de la maison sous le ciel noir comme un drap funéraire. Pour apprécier la vue ou les jardins, il faudra attendre demain.

— C'est prêt ! crie Freddy depuis le bas de l'escalier. J'espère que tu as faim.

Comme je tourne le dos à ce brouillard oppressant, j'entends un craquement dans le couloir. Un bruit long et lent, qui a quelque chose de délibéré. Trop proche pour venir d'en bas. Freddie est-il monté me chercher ?

Non, il n'y a personne dehors. *C'est juste une vieille maison*, me dis-je en repoussant mon malaise. *Les vieilles maisons craquent comme de vieux os.*



## 4

### Emily

*C'est un rêve, je le sais parce que je suis de retour sur cet étroit sentier sur la falaise et, au lieu d'être en short et tee-shirt, je porte ma tenue d'hôpital et un masque à oxygène.*

*Comme ce jour-là, je marche devant Freddie, agacée par la chaleur du soleil d'Ibiza qui a crevé les nuages juste au moment où nous atteignons la partie la plus difficile de l'excursion, et par le sable et les cailloux brûlants qui rendent la progression pénible. Je ne voulais même pas venir ; j'espérais rester au bord de la piscine pour avoir un peu de temps pour moi. Mais Mark et Iso ont payé pour toutes les vacances, la villa de luxe, le chef ridicule, et aucun de nous ne pouvait dire non à cette « petite » randonnée. Cat est devant avec Russell, et si elle a moins de mal que moi, elle non plus n'avait aucune envie de venir. Je le sentais. Nous six, différents fils de couleur autrefois tissés dans la bobine de l'amitié qui s'effiloche maintenant, chacun tirant dans une direction différente.*

*Tout est plus lent dans le rêve, comme si je marchais dans du miel, chaque pas m'entraînant vers un futur inexorable. Freddie est tout près derrière moi et, si nous nous gardons bien de le montrer, nous sommes en colère l'un contre l'autre. Nous n'avons pas fait l'amour depuis un moment et ça lui tape sur le système. J'accélère l'allure pour mettre un peu plus de distance entre nous – assez de place pour cacher ma culpabilité – et quelques cailloux s'éparpillent et tombent par-dessus le rebord. Ce n'est pas une falaise à pic, mais on peut y faire une chute de cinq à quinze mètres par endroits. Bien assez pour se tuer, à coup sûr, et en entendant le bruit, Iso se retourne vers moi. Iso, ses cheveux blond-blanc, sa beauté parfaite, ma plus vieille amie – est-elle encore mon amie ou est-ce simplement l'habitude ? – se protège les yeux pour voir où j'en suis, mais je lui fais signe à elle et à ses cuisses impeccables de continuer.*

— *Tout va bien, dis-je.*

*Non, je suis très loin d'aller bien. Je suis consumée de remords. Je n'en dors plus, je n'arrête pas de ressasser mon erreur et de me dire que bientôt tout sera encore pire.*

— *Tu n'es pas obligée, tu sais.*

*C'est la voix de Russell et, dans le rêve, il se trouve momentanément à mon côté, juste avant que j'entame l'escalade de la partie la plus ardue de la pente, celle d'où je vais tomber.*

— *Tu peux faire demi-tour.*

*Dans le rêve, il chuchote et il a mauvaise haleine.*

— *Si tu continues, un sale truc va arriver. Tu vas mourir, si tu continues.*

*Il commence à disparaître, s'évaporant sous mes yeux.*

— *C'est trop tard, je réponds, un peu perdue. J'y suis déjà.*

*Le reste du rêve rejoue la scène comme elle s'est vraiment passée. Sur mes talons, j'entends Freddie marmotner quelque chose à propos du fait que je n'avance pas assez vite. J'allonge le pas en me mordant la langue pour ne pas lui dire un million de choses que je pourrais, ou pas, regretter ; au lieu de ça,*

*je me concentre sur ma promotion et sur mon nouveau rôle qui commencera dans dix jours, le mensonge que je raconterai à Freddie pour qu'il ne sache jamais, et c'est à ce moment-là, en voulant chasser une mouche de mon visage, que je trébuche. Du moins, je crois que je trébuche – m'a-t-il poussée ? –, et comme je jette un regard derrière moi pour en avoir le cœur net, ma cheville se tord, je perds l'équilibre et je tombe – non, non, non, je tends les bras vers Freddie, mes mains cherchant à s'accrocher aux siennes. Il les a tendues vers moi. Je le sais. Je les vois. Et les autres aussi, qui se sont retournés en entendant mon cri, mais ses doigts ne frôlent même pas les miens alors que je suis sûre qu'il pourrait se pencher un peu plus, nos regards se croisent, le mien suppliant et tout ce que je vois dans le sien, c'est de la peur – ou du soulagement ? – et je commence à tomber.*

*Dans le rêve, je revis toute la chute interminable et terrifiante mais, au lieu du choc effroyable, je me retrouve soudain les os brisés au milieu des machines de l'hôpital qui bipent et, en un instant, je traverse le sepsis, la fièvre, le coma et la...*

*... la mort est froide. Même quand elle dure peu.*

*La mort est très, très froide.*